

MORALE.

SIMON DE MANTUA,

OU

LE MARCHAND FORAIN.

(Suite.)

Continuation de l'histoire des deux frères Marcel, racontée par Simon de Mantua : mauvaise conduite et fin tragique de Jérôme.

Jérôme, qui ne perdait pas de vue son fourrier, continua Simon de Mantua. et qui espérait toujours en tirer parti, abandonna le projet d'aller à Lyon, et prit le chemin de Grenoble, en marchant lentement, afin de donner au fourrier le temps de l'atteindre. Il ne fut pas longtemps sans le voir arriver son sac sur le dos, et chantant joyeusement.—Ah ! vous voilà, camarade ! hé ! que faites-vous donc ici ? je vous croyais depuis ce matin sur la route de Lyon.—J'ai changé d'idée, mon ami ; je veux aller à Grenoble avec vous, et j'ai envie de servir dans votre régiment.—En vérité ! eh bien, tant mieux. Vous êtes un bon vivant, et j'aime cela, moi. Oh ! nous irons bien ensemble. Allons, puisque c'est ainsi, en avant marche ! je vous présenterai à mon capitaine.

Les voilà tous deux cheminant ensemble. Ils arrivent à Grenoble. Jérôme est présenté, engagé, incorporé ; il endosse l'uniforme prend le mousquet, et commence à faire l'exercice. Les premiers jours tout alla assez bien : Jérôme avait touché le prix de son engagement ; il avait eu même temps gagné un peu d'argent au jeu avec quelqu'un de ses nouveaux camarades, en sorte qu'il ne pensait qu'à se divertir avec cet argent, et qu'il s'embarassait fort peu du reste. Il eut très-promptement distingué et choisi, pour en faire ses amis, les plus mauvais sujets du régiment.

Les jours où il n'était pas de service, il courait avec eux les cabarets et les mauvais lieux de la ville, et il ne rentrait guère à la caserne sans avoir grand besoin de se coucher.

Cela ne pouvait pas durer ainsi bien longtemps. La bonne humeur de Jérôme commença à diminuer en même temps que ses fonds, et lorsque sa bourse fut vide, il ne trouva plus le mot pour rire. Oh ! disait-il, ce n'est pas là ce que je voulais, mais c'était pour m'amuser que je me suis fait soldat. Je veux bien faire l'exercice et monter la garde, à condition que je pourrai me divertir ; sinon je renonce au fusil et à la giberne.

Jérôme, comme vous le savez, s'était accoutumé à trouver bons tous les moyens de satisfaire ses goûts. Or, dans cette circonstance, sans se donner la peine de chercher s'il n'y avait pas pour se procurer de l'argent d'autre expédient que celui d'en voler, il pensa que celui-ci était le plus simple et le plus commode, et il se détermina à l'employer sans le moindre scrupule. Il fit cependant une réflexion qui prouve qu'il n'était pas tout à fait dénué de prudence. Je vais voler mes camarades, dit-il ; si l'on s'en aperçoit, je pourrai bien être pris et fusillé, et ce n'est pas précisément là ce que je veux. Tout bien considéré, le métier de soldat ne me convient pas trop ; faisons un petit magot et décampons.

Cette belle résolution prise, il ne songea plus qu'à la mettre à exécution, et voici comment : il avait remarqué que quelques soldats avaient amassé

un peu d'argent, soit par leur économie, soit en s'occupant dans la ville à divers travaux, les jours où ils étaient libres. Ces braves gens avaient une petite somme en réserve dans un coin de leur sac. Les mauvais sujets disaient d'eux qu'ils étaient des avares, et Jérôme pensa qu'ils méritaient bien le tour qu'il allait leur jouer.

Un matin donc il feint d'être indisposé et de ne pouvoir aller à l'exercice avec les autres. Pendant leur absence, il fait l'inspection des sacs, y ramasse une somme d'environ cinquante écus, sort de la caserne, va troquer son uniforme contre une veste grise, et quitte Grenoble en se jetant dans les chemins de traverse pour éviter d'être poursuivi.

Il arpentait le pays le plus lestement possible, et coucha plusieurs nuits à la belle étoile, ne voulant pas s'exposer à être arrêté dans les endroits où il aurait pu demander l'hospitalité. Après avoir voyagé de cette manière incommode pendant environ dix jours, il arriva dans une grande ville qu'on lui dit être Châlons-sur-Saône. Il résolut de s'y arrêter, et jugea qu'il y serait tout aussi en sûreté qu'ailleurs, et que, puis-qu'il avait échappé jusque-là, il n'y avait plus rien à craindre. C'était en effet une chose presque miraculeuse que de s'être soustrait aux poursuites de la gendarmerie, qui ne plaisait pas avec les déserteurs, et Jérôme était déjà tout à la fois déserteur et voleur. Ce succès l'enhardit, et il se proposa de continuer dans la suite un métier qu'il trouvait lucratif et qui lui paraissait assez commode. Il ne pensait pas que l'œil de la justice est ouvert sur les gens de son espèce ; que l'on peut bien échapper une fois, deux fois, à sa surveillance, mais qu'à la fin il vous découvre, et qu'il faut alors payer une bonne fois pour toutes les autres.

Il commença par manger son argent ; ce qui ne fut pas long, attendu que le jeu vint encore au secours de son estomac, pour que ce fût plus tôt fini. Quand il se vit au bout de ses ressources, il fallut songer à en trouver de nouvelles, en attendant l'occasion de faire ce qu'il appelait un bon coup.

Il y avait à Châlons une troupe de comédien ambulants qui jouaient le mélodrame ; Jérôme s'était lié au cabaret avec un de ces histrions chargé de remplir les rôles de brigands dans les pièces du répertoire. Cet homme se nommait Bernardin. Il avait souvent parlé à Jérôme des agréments de la profession de comédien ; mais celui-ci n'en avait pas été tenté, pour deux raisons : la première, qu'il n'osait pas avouer à son ami Bernardin, était que, ne sachant ni lire ni écrire, il ne voyait pas trop quelle sorte de rôles il aurait pu remplir ; ensuite, c'est que l'équipage misérable du brigand ne faisait pas supposer qu'il y eût une grande fortune à faire en marchant sur ses traces. Cependant la nécessité eût fait passer Jérôme par-dessus cette dernière considération, mais la première lui présentait un obstacle insurmontable.

Un jour, néanmoins, il s'avisa de demander à Bernardin s'il n'y avait pas quelques rôles dans lesquels on n'eût rien à dire ; car ajouta-t-il, je n'ai point de mémoire et je ne pourrais jamais apprendre une ligne par cœur. Cela ne fait rien, répondit Bernardin ; il y a ce que nous appelons, en terme d'art, des rôles muets.—En vérité ! reprit Jérôme ; eh bien, s'il manque quelqu'un dans votre troupe pour cet emploi, je m'en chargerai volontiers.—Tu n'as qu'à dire, il y a une place vacante, et je vais te présenter au directeur.